



HAL
open science

Les graffiti occidentaux de Bethléem.

Clément Dussart

► **To cite this version:**

Clément Dussart. Les graffiti occidentaux de Bethléem.. Microscop : Un regard sur les laboratoires en Centre Limousin Poitou-Charentes (CNRS), 2021, HS (octobre 2020), pp.10-11. halshs-03549561

HAL Id: halshs-03549561

<https://shs.hal.science/halshs-03549561>

Submitted on 31 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les graffiti occidentaux de Bethléem

Confondus avec des dégradations, les graffiti sont aussi sources d'informations sur les voyageurs des grands sites médiévaux. Les derniers travaux du CESCМ sur les parois des édifices de Bethléem en apportent l'explication.

La présence de dessins et de caractères sur le marbre de la basilique de la Nativité à Bethléem peut surprendre le visiteur, d'autant que ces colonnes viennent de faire l'objet d'un nettoyage et d'une restauration. Qualifiés de *graffiti*, ils sont les derniers témoignages de pratiques millénaires dont le sens et la signification ont fini par nous échapper. La simplicité du terme employé pour les désigner ne reflète pas l'étonnante diversité des signes conservés : cimiers héraldiques, écus armoriés, et quelques écrits en caractères latins, sans doute laissés par des pèlerins et voyageurs venus y honorer le lieu de la naissance du Christ.

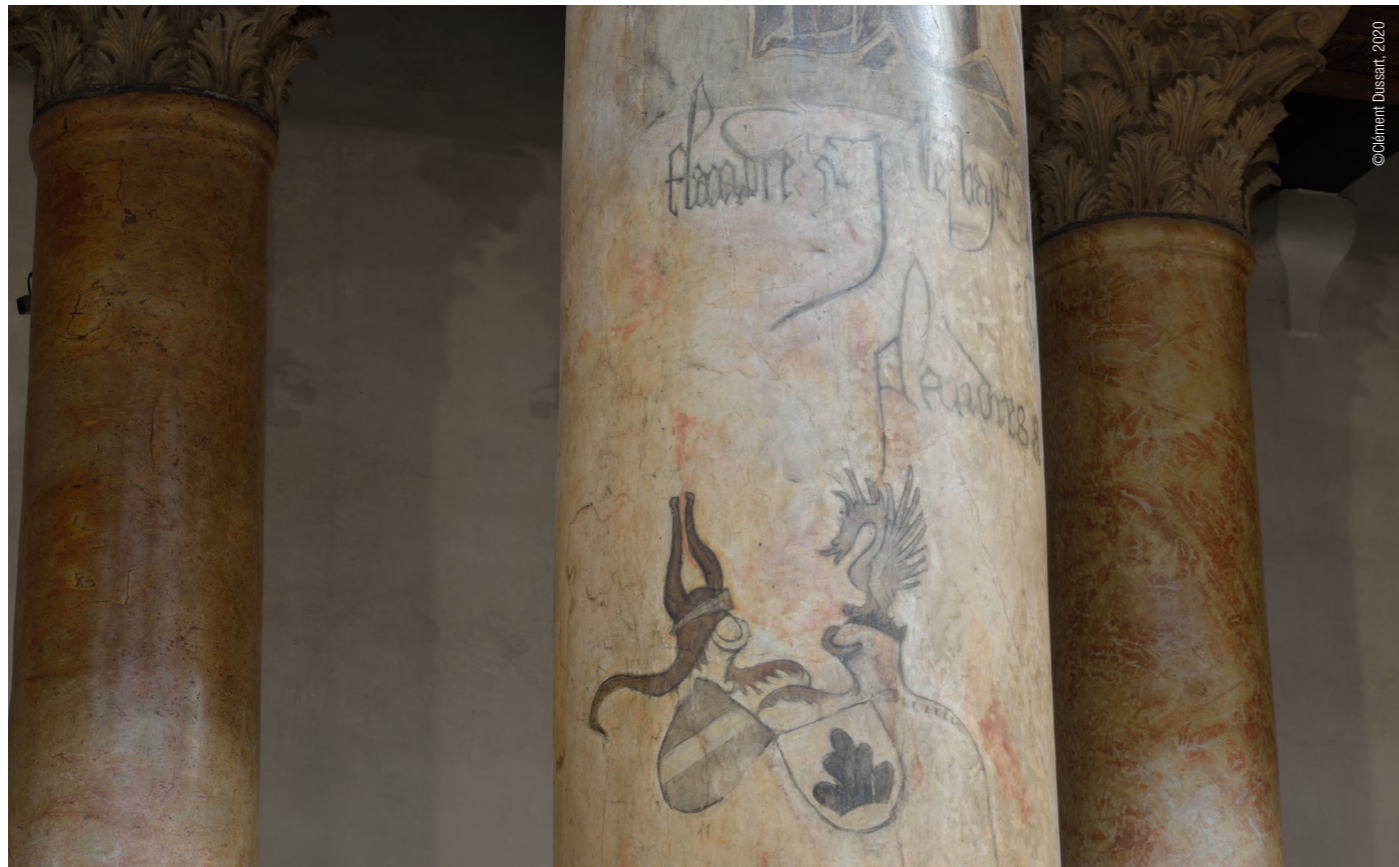
UNE TRANSGRESSION DE L'INTERDIT

Ces *graffiti*, malgré l'aura qu'aurait pu leur valoir leur antiquité, ont souvent été méconnus et assimilés à du vandalisme ; on a encore écrit très récemment que les gardiens des lieux saints à l'époque médiévale luttèrent contre ce fléau. La réalité était bien différente, du moins pour cette période. L'idée d'un *graffito* illicite est le fruit d'une trop grande foi dans le témoignage de *l'Evagatorium*. Contrairement aux auteurs des autres récits contemporains, Félix Fabri, dominicain à l'origine de ce récit de voyage en Terre sainte à la fin du XV^e siècle, transcrit les règles énoncées par les franciscains aux pèlerins dès leur arrivée en insistant sur la défense faite à tous de réaliser ce que nous appelons des *graffiti*. Cette interdiction, qui n'apparaît dans aucun autre témoignage, pourrait être la simple expression de sa vision des choses, comme en témoigne sa longue



Bethléem, basilique de la Nativité : graffiti de clercs précédés d'une croix (IX^e siècle)

diatribe visant les individus qui inscrivaient leurs noms et armes sur les murs des lieux saints. Les données extraites de *l'Evagatorium*, objet de nombreuses éditions et figure d'autorité parmi les récits de pèlerinage médiévaux doivent donc être critiquées et leur importance relativisée.



Bethléem, basilique de la Nativité : deux écus armoriés affrontés et surmontés d'un heaume cimé (XV^e siècle)

DES RÉCITS DE VOYAGES

La lecture des récits laissés par certains de ces voyageurs entre le XI^e et le XVI^e siècle fournit de nouveaux éléments de compréhension. Ce type d'écriture est une pratique répandue, sans doute mieux perçue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Au VI^e siècle déjà, un pèlerin originaire de Plaisance (Italie), expliquait avoir écrit le nom de ses parents à Cana, lieu du premier miracle du Christ. A partir du XIV^e siècle, il n'est pas rare de trouver de petits indices sur ces pratiques, disséminés dans le texte : le chevalier laisse sa bannière, grave ses armes tandis que le bourgeois et le religieux peuvent écrire leur nom ; parfois un individu remarque, au cours de sa pérégrination, les marques de pèlerins de sa connaissance qui l'ont précédé. Citons en exemple le récit de Georges Lengherand, personnage influent de la ville de Mons, qui relève à plusieurs reprises lors de son voyage en 1486, de Venise au Caire en passant par Chypre, le nom de deux de ses compatriotes qui avaient entrepris ce pèlerinage quelques années auparavant.

DES SIGNIFICATIONS DIFFÉRENTES

L'étude de la matérialité des *graffiti* ne peut suffire à expliquer cette pratique. Dans ces espaces sans cesse visités, disputés et perpétuellement rénovés que sont les lieux saints, la plupart des supports anciens a été remplacée ou a tout simplement disparu et les quelques vestiges encore visibles ne représentent qu'une infime partie de ce qui existait. La diversité de leurs formes semble correspondre à différentes significations : cimiers monumentaux des XIV^e et XV^e siècles, noms à peine gravés dans le marbre et grandes lettres peintes pourraient être le reflet d'autant de cultures, d'époques et de préoccupations.

« ...vénérer et... laisser une marque de son passage... »

L'usage de laisser son nom, ses armes ou un autre signe rappelant sa présence et son passage semble faire écho à une autre pratique consistant à se procurer des reliques dans les lieux saints. Il est fréquent que les pèlerins racontent avoir prélevé de petits fragments d'une pierre touchée par le Christ ou détachée d'un monument associé très étroitement aux temps forts de sa vie, tout particulièrement à sa passion. La quête de ces reliques, dont certains font une ample provision, leur permet d'emporter un souvenir matériel d'une inestimable valeur. À leur retour, il n'est pas rare qu'elles soient offertes à un lieu de culte ou servent à fonder une nouvelle chapelle comme l'attestent les inventaires de trésors liturgiques. Un double mouvement existe : d'une part, se rendre dans les lieux saints pour les vénérer et y laisser une marque de son passage afin, peut-être, d'y perpétuer sa présence, d'autre part, emporter un morceau de ces monuments pour les rendre présents et leur donner une existence palpable dans son environnement quotidien.

UNE DÉGRADATION DEVENUE VESTIGE

L'analyse de ces vestiges matériels conjuguée à une meilleure connaissance des usages de cette époque et des différentes manifestations de la piété des pèlerins devrait permettre de mieux comprendre et définir ces traces que nous appelons par commodité des *graffiti*.



Bethléem, cloître de la basilique de la Nativité : graffiti en mémoire d'une femme pèlerin (1541)

Le dénominateur commun de ces vestiges étant de n'appartenir à aucune des formes d'écriture traditionnellement reconnues pour cette période, il est très artificiel de réunir sous une même appellation, par simple commodité, les résultats de gestes et d'intentions probablement très différents : noms à peine visibles de quelques clercs venus du nord de l'Italie vers le IX^e siècle, grands cimiers de chevaliers français et allemands peints aux XIV^e et XV^e siècles et texte gravé en mémoire du trépas d'une femme originaire du sud de l'Italie au début du XVI^e siècle.

La compréhension et la contextualisation de ces formes d'écriture représentent un enjeu bien plus important que la simple connaissance des pèlerins et de leurs gestes. Il s'agit de documenter des pratiques souvent considérées aujourd'hui comme « marginales » mais dont l'importance, peut-être même la prépondérance, dans le paysage graphique de l'époque, doit être réévaluée.

Clément DUSSART < CESCМ
 clement.dussart@univ-poitiers.fr
<https://cescm.labo.univ-poitiers.fr/>